
RECUEIL LITTÉRAIRE

RELIGION—HISTOIRE—ECONOMIE SOCIALE—LITTÉRATURE—SCIENCES,
BEAUX-ARTS—BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

14^e LIVRAISON.

SOMMAIRE.

MGR. DUPANLOUP.....	***
MES ARBRES, poésie.....	E. Z. MASSICOTTE
CONFÉRENCE, Nous avons pris le nom de "Dollard".....	RODOLPHE BRUNET
L'AVENIR DE LA FRANCE.....	A. GUIBÉ
QUELQUES MOTS SUR UN LIVRE INTÉRESSANT.....	***
L'AMOUR DE JACQUES (roman).....	CHARLES FUSTER

PIERRE J. BÉDARD, DIRECTEUR.



MONTREAL
IMPRIMERIE DU RECUEIL LITTÉRAIRE.

P. BÉDARD, Propriétaire.

170, RUE ST-LAURENT,

1891

Renseignements.



LE RECUEIL LITTÉRAIRE est bi-mensuel et paraît par livraisons de 24 pages, renfermant en outre un portrait et une splendide gravure de fantaisie.

Les prix de l'abonnement sont :

POUR LE CANADA

POUR L'ÉTRANGER

Un an.....\$2.00
Six mois.....\$1.00
Quatre mois.....70 cts

Un an.....12 frs
Six mois.....6 frs
Quatre mois.....4 frs

Tout abonnement est invariablement payable d'avance.

Notre revue n'est pas une spéculation. Si nous recevons du public un encouragement suffisant, nous augmenterons le nombre de pages sans augmenter le prix de la souscription.

Aucun travail ne sera admis s'il est excellent pour le fond comme pour la forme, et s'il n'est signé d'un nom responsable.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus.

Les signataires des articles gardent la responsabilité des idées qu'ils y émettent.

Il sera fait mention, dans le Bulletin Bibliographique du RECUEIL LITTÉRAIRE des ouvrages nouveaux dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction.

ANNONCES

10 cents la ligne, première insertion — 5 cents la ligne, insertions subséquentes

Toute annonce à long terme se traite à forfait.

Une annonce dans une revue offre beaucoup d'avantages. Le journal aussitôt lu, se déchire ; une revue se prête, se garde, et devient ainsi un agent précieux de réclame.

Toutes les communications concernant la Rédaction et l'Administration seront adressées à **M. Pierre Bédard, 192 rue Saint-Hubert, Montréal.** Téléphone Bell 6363. Boîte Poste 1436.

HENRY HAMILTON.

N. E. HAMILTON.

Henry & N. E. Hamilton

IMPORTATEURS DE

Marchandises de Hautes Nouveautés

Coin de la rue ST-JACQUES et de la PLACE VICTORIA

MONTREAL.

Téléphone Bell 999.

Téléphone Federal 609.

Perrault & Mesnard

Architectes

11 & 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES

Boite 1414 Bureau de Poste.

Élévateurs.

Téléphone 696.

ROY & GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

189 RUE ST-JACQUES, Edifice de la Banque d'Epargne

Élévateur 4e plancher.

Chambres 3 et 4.

* ARTHUR DECARY *

PHARMACIEN

Produits Chimiques et Pharmaceutiques, Articles de Toilette et Parfumerie

AU COIN DES RUES ST-DENIS ET STE-CATHERINE

Téléphone Bell 6833.

Téléphone Fédéral 1829.

Spécialités : Émulsion Décary. — Corricide Décary. — Liqueur Hémallactique de Ruolz
Eau de Raifort iodé.

MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Unique dans son genre et pouvant rivaliser avec les meilleures revues de modes de Paris

Abonnement, \$3.00 par an

S'adresser : J. LESSARD & CIE
Boite 1110, Montreal.

LIBRAIRIE STE-HENRIETTE — G. A. & W. DUMONT

Littérature. — Piété. — Classiques. — Papeterie.

1826 Rue Ste-Catherine, Montreal.

Monongahela de Beaujeu

196 Rue Saint-Denis

Achète et échange vieux timbres, bouquins, documents historiques, etc

LE MONDE ILLUSTRE

Littérature, Sciences, Beaux-Arts, etc. - Paraissant le Samedi

Propriétaires : BERTHIAUME & SABOURIN

40 PLACE JACQUES CARTIER, MONTREAL

Le Stenographe Canadien

Abonnement : Un an, \$1.00 ; Six mois, 50 cts

BOITE 1587, MONTREAL, CANADA

AVIS IMPORTANT.

NOUS informons les hommes d'affaires, les membres du clergé et des professions libérales qu'il nous reste encore des exemplaires du **PLAN DE L'ILE DE MONTRÉAL**, par H. MALINGRE, et que nous les offrons en vente pour \$2.00 l'exemplaire.

Cette carte magnifique qui contient les numéros du cadastre, sera envoyée franco à la réception de \$2.00 en argent ou en timbres-poste.

Adressez toutes les communications à M. Isidore Crépeau, boîte de poste 1436, Montréal.

Les personnes qui désireraient se procurer ce plan devront se hâter de le faire, car le nombre des exemplaires est restreint.



MGR DUPANLOUP

MGR DUPANLOUP



DUPANLOUP (Félix-Antoine-Philippe), prélat français, est né à Saint-Félix (Savoie), alors département du Mont-Blanc, le 3 janvier 1802. Après avoir fait ses études d'abord à Saint-Nicolas, puis à Saint-Sulpice, il fut ordonné prêtre en 1825 et attaché à la paroisse de l'Assomption. En 1834, il fut nommé supérieur du petit séminaire de Paris ; mais il crut devoir refuser ces fonctions et n'accepta que la charge de préfet des études. L'année suivante, il était premier vicaire de Saint-Roch. Peu de temps après, M. de Quélen, archevêque de Paris, le nommait vicaire général. Après M. de Quélen, Mgr Affre lui témoigna beaucoup d'amitié et l'envoya à Rome, chargé de remplir, au Vatican, une mission importante et délicate.

A son retour de Rome, M. l'abbé Dupanloup fut appelé en Sorbonne à la chaire d'éloquence sacrée. Il était alors chanoine honoraire de Notre-Dame de Paris. Le 6 avril 1849, M. Dupanloup fut nommé évêque d'Orléans.

Mgr Dupanloup était partisan du plus large développement à donner aux études littéraires dans nos lycées et collèges, et était un de ceux qui croient à la nécessité de rendre libre l'enseignement supérieur. Comme membre du conseil général de l'instruction publique, il a rendu d'importants services à l'enseignement. Sur son siège épiscopal, Mgr Dupanloup déploya une très-grande activité ; il unit le travail de la prédication au soin de l'administration du diocèse. Il était très-aimé à Orléans et très-populaire dans tout le Loiret. Au dernier concile tenu à Rome, il s'était fait remarquer par la grande sagesse de ses pensées et le libéralisme de ses idées. Dans son petit séminaire, il soutint la concurrence des études contre les principaux établissements laïques du département ; enfin, par ses écrits, Mgr Dupanloup se mêla à toutes les grandes questions qui intéressent l'éducation publique.

Le 5 janvier 1850, Mgr Dupanloup était nommé chevalier de la Légion d'honneur. En 1854, il fut élu membre de l'Académie française. Il avait obtenu parmi les quarante une influence assez considérable pour faire échouer, une première fois, les candidatures de MM. Littré, Taine et Renan. Nous devons dire cependant que M. Littré fut élu plus tard, en

1871, membre de l'Académie française, malgré l'opposition de l'illustre prélat.

Les principaux ouvrages de Mgr Dupanloup sont une *Histoire de N. S. Jésus-Christ* et plusieurs livres relatifs à l'éducation et à l'enseignement. Nous citerons entre autres : *De l'éducation*, où il est traité de l'éducation intellectuelle ; la *Journée du chrétien* ; les *principales Vérités de la foi catholique* ; *La vraie et solide vertu sacerdotale* ; *Eléments de rhétorique sacrée* ; *De la pacification religieuse* ; le *Panégyrique de Jeanne d'Arc* ; son discours de réception à l'Académie française ; ses Lettres pastorales et mandements (1).

Mgr Dupanloup, depuis 1871, siégeait à l'Assemblée nationale ; il avait été élu sénateur inamovible le 19 décembre 1875.

Le 11 octobre 1878, l'illustre évêque mourut au château de La Combe de Lancey, dans le département de l'Isère, chez son ami M. Du Boys.

(1) " L'Histoire de N. S. Jésus-Christ " et les " Œuvres Choiesies " de Mgr Dupanloup ont été publiées par la librairie Plon.



MES ARBRES

(Fantaisie sur le triolet)

Des arbres vigoureux,
Devant ma maisonnette
Dressaient leurs bras noueux.
Au printemps la fauvette
Devant ma maisonnette
Y chante une ariette
A plus d'un amoureux,

Et tout l'été, j'admire
Leur dôme verdoyant,
Que ne puis-je décrire
Ce qu'il a d'attrayant.
Ce dôme verdoyant,
Où l'oiseau palpitant
Au bord d'un nid soupire ?

Puis l'automne est venu . .
Aussi dans la ramure
Plus aucun chant connu :
Muette est la nature,
Et bientôt la froidure
Dépouille la ramure,
Hélas ! chaque arbre est nu !

L'Hiver, tout blanc de neige.
En les voyant souffrir
Redit : O, sacrilège,
Je les vois défaillir !
En les voyant souffrir
Je viens les recouvrir.
D'un manteau protège . .

F. Z. MASSICOTTE.



CONFÉRENCE (1)

NOUS AVONS PRIS LE NOM DE " DOLLARD "

M. le Président,

Mesdames et Messieurs



Le dix-neuf de mars 1889, quelques amis se rassemblaient dans cette salle pour jeter les bases d'une jeune association ; nous voulions fonder un cercle littéraire, mais nous aimions à mêler aux fleurs de notre langue, l'histoire glorieuse de notre patrie.

Nous interrogeons donc les pages héroïques de l'immortel poème qui raconte les mémorables actions de nos pères.

Mais y a-t-il une ville, un village, une campagne, une forêt, un bois, une rivière, un ruisseau, un rocher, une pierre du chemin le plus caché qui n'aient pas été témoins de quelques actions d'héroïsme des premiers colons canadiens ?

Chaque coin de terre de notre sol s'est conquis au prix du sang généreux du sacrifice chrétien où de la bravoure nationale.

Or parmi ces soldats, gloire de la patrie, il en est un qui brille au premier rang des héros, c'est le jeune capitaine français, qui accompagné de seize canadiens allait, le premier jour de mai 1660, s'enfermer dans un misérable entourage de pieux, et là résister à d'innombrables ennemis.

Ils se firent les paratonnerres de la colonie, avec un dévouement que les siècles n'oublieront pas.

Forts de leur cause et avec une valeur sans égale, ils repoussèrent pendant dix jours l'attaque répétée des sept cents guerriers Iroquois.

Mais quarante Hurons, alliés, qui les avaient rejoints, désertèrent leur poste et racontèrent aux Iroquois la famine qui rongait les vaillants canadiens.

Seuls, sept Algonquins et l'illustre huron Anahotaha restèrent fidèles et se dévouèrent avec Dollard et ses braves compagnons.

Cependant, le Dieu des batailles cessa de sourire aux défenseurs du fort ; pendant une attaque, la dernière, un baril de poudre, destiné aux ennemis, éclata dans l'intérieur des palissades et força ces sublimes Canadiens-Fran-

(1) Cette conférence de M. Rodolphe Brunet, a été donnée au Cercle Littéraire Dollard le 12 octobre dernier par l'auteur qui a bien voulu nous en donner la primeur.

çais et ces magnanimes enfants de la forêt, les fidèles Algonquins, à sortir de leurs retranchements, après avoir vu la moitié des leurs enfouis sous les ruines du fort.

Dollard et ses compagnons tombèrent accablés par le nombre, mais ils furent grands et héroïques dans leur défaite.

Or, je vous le demande, Mesdames et Messieurs, que ne mérite pas le chef d'une si belle troupe, de quoi n'est pas digne ce soldat si généreux, et quel souvenir ne devons-nous pas garder d'un tel patriote ?

Voyons-les, par la pensée, ces braves jeunes gens abandonnant tout ce qu'ils avaient de plus cher ici-bas, pour aller souffrir et mourir isolés des leurs, torturés par l'Iroquois, le plus cruel des barbares sauvages de l'Amérique.

Mais leur sang tombait sur une terre de semence ; ces martyrs pouvaient en expirant, défier leurs ennemis et s'écrier avec Garneau :

“ Triomphe, destinée ! Enfin ton heure arrive ;
O peuple, tu ne seras plus.
Il n'errera bientôt de toi, sur cette rive,
Que des manes inconnus. ”

Le juste destin vengea leur mort, et c'est à peine si nous pouvons voir encore aujourd'hui quelques-uns de ces fiers et féroces Iroquois, jadis la terreur de la colonie.

La main de Dieu les a dispersés et presque anéantis.

Mais le sacrifice des Canadiens n'en n'a pas été moins grand et leur héroïsme moins sublime.

Eh bien ! en relisant les annales du Canada-Français, nous avons cru devoir choisir, pour notre cercle, le beau nom de *Dollard* ce vaillant patriote mort sur le champ d'honneur pour Dieu et son pays.

* * *

Un monument élevé sur un piédestal de patriotisme sait résister à l'action de la calomnie et du temps.

Aussi le Cercle Littéraire Dollard n'a pas faibli devant les coups que lui a portés l'envie.

Nous avons un brave comme patron, et notre charmante réunion de ce soir dit assez que le sang d'un martyr a fécondé ce qui s'inspire de sa pensée.

Autrefois, les anciens élevaient, à leurs héros, des monuments et des autels ; ils voulaient que le peuple n'oublie pas ses grands hommes et que leurs noms fussent souvent répétés.

Nous avons suivi ce noble exemple ; et le Cercle Littéraire Dollard est

heureux et fier de porter le nom de l'héroïque soldat de la rive du Long-Sault.

On ne dira pas, que les Canadiens, et encore moins des jeunes littérateurs, oublient leurs plus glorieux vaincus.

Laissez-moi, maintenant, vous répéter ici les jolis vers de M. Louis Fréchette, notre poète national, sur Dollard ou Daulac ; car certains auteurs l'appellent Dollard d'autres Daulac. Il raconte en vers magnifiques ce que je viens de dire en prose :

“ Quelle plume il faudrait pour rendre avec des mots
Ton héroïque histoire, ô Daulac des Ormeaux !

Montréal, qui, superbe entre nos métropoles,
Dresse aujourd'hui son front couronné de coupes,
N'était qu'une bourgade, et n'avait pas vingt ans.
Un soir, le bruit courut parmi ses habitants
Si souvent harassés par les hordes sauvages,
Que voulant couronner leurs incessants ravages
Par un affreux massacre inouï jusqu'alors,
Les Iroquois devaient réunir leurs efforts
Afin d'exterminer toute la colonie.

Dans l'ombre du conseil, leur infernal génie
Avait tout combiné pour un sanglant succès ;
Bref, il ne devait pas rester un seul français.
Pour porter le récit du désastre à la France...
Attaque à l'improviste, et carnage à outrance !

Transportons-nous au bord de l'Ottawa fougueux,
Dans les étranglements de ses rochers rugueux,
En flots échevelés tordant ses lourdes vagues
La cataracte au vent hurle ses clameurs vagues,
Dont les échos perdus semblent d'étranges voix
Qui s'appellent au loin dans la nuit des grands bois,
Le jour tombe ; au couchant, le soleil qui rougeoit
Saigne sur l'horizon. comme ces feux de joie
Qui, le soir, en Bretagne, à la Saint-Jean d'été,
S'éteignent en jetant leur mourante clarté
Sur les côtes lointains que leur pourpre ensanglante ;
Puis, bientôt, par degrés, la nuit sombre et troublante,
La nuit des grands déserts ténébreux conquérant,
Envahit la forêt, les monts et le torrent.
Quelqu'un veille pourtant sur ces bords solitaires.
Holocaustes vivants et martyrs volontaires
Plutôt que de la voir saccager et piller,
Seize colons s'étaient offerts sans sourciller
Pour couvrir de leurs corps la patrie en détresse ;
Et bien armés, joignant la bravoure à l'adresse,

Avant que l'ennemi pût les envelopper,
Ils étaient venus là s'embusquer pour frapper.

Dans cet affreux péril, la colonie en transe
N'avait plus qu'une seule et suprême espérance !
Gagner du temps.

Et dans un vieux fort, où jadis
Des Algonquins avaient combattu les bandits,
Au-dessous de la chute, au pied d'un long portage,
Sur un point qui domine avec quelque avantage
Un défilé par où dans sa soif d'égorger,
L'Iroquois ne pouvait manquer de s'engager.
Daulac et les vaillants compagnons qu'il commande,
Héros de sang chrétien où de race normande,
Avec quelques Hurons recrutés en chemin,
Guettent l'envahisseur le mousquet à la main !

Pas un ne reviendra, tous le savent ; n'importe !
Ils sont là du pays pour défendre la porte ;
Ils ont fait le serment d'en garder les abords ;
Il faudra pour entrer leur passer sur le corps !
Et, tandis qu'autour d'eux l'ombre épaissit ses voiles,
Leur prière du soir monte vers les étoiles.
Tout à coup, du rapide au loin couvrant le bruit,
Un hurlement sauvage éclate dans la nuit,
Peuple entre tous habile au jeu des embuscades,
Les Iroquois, rôdant en deçà des cascades,
Avaient vu le chemin que Daulac avait pris ;
Et c'était l'embusqué qui se trouvait surpris.

Sept cents démons fondaient ensemble sur le poste
Mais Daulac était brave et prompt à la riposte !
Sans reculer d'un pas, solide comme un roc,
La faible garnison tint ferme sous le choc.

Ce fut en un instant une horrible mêlée.
Les Peaux-Rouges, chargeant en bandes échelées
Avec des gestes fous et des cris furibonds,
Se ruèrent sur le fort, et par d'horribles bonds,
Malgré les sabres nus et les arquebusades,
Recommençaient sans fin l'assaut des palissades,
Ils n'avaient presque plus l'aspect d'êtres humains ;
On leur fendaient le crâne ; on leur hachait les mains ;
On leur jetait aux yeux des cendres enflammées ;
Quand même ! refermant leurs masses entamées,
Sans la crosse qui tombe où le brandon brûlant,
Ces tigres enragés s'élançaient en hurlant.
Et toujours, et partout, la balle et l'arme blanche
Refoulaient dans le sang la terrible avalanche

Et cela, sous les bois dans la nuit, au milieu
Du désert frissonnant sous le regard de Dieu !
C'était un cauchemar à donner l'épouvante.
On se battit ainsi jusqu'à la nuit suivante ;
Puis l'on recommença.

Cela dura dix jours.

Les Iroquois vaincus se recrutaient toujours,
Quand à la garnison, bien qu'à moitié réduite,
Par ces dix mortels jours de lutte, et par la fuite
De tous ou presque tous ses Indiens alliés,
Malgré l'effort de tant d'assauts multipliés,
Devant ses ennemis qui redoublaient de rage
Elle ne sentait pas amollir son courage
Et pour sauver les siens, décidée à périr
Voulait plus que jamais triompher ou mourir.

Un soir que le combat triplait de violence,
Daulac prend un baril plein de poudre et le lance
Mèche allumée en plein milieu des assaillants.
Malheur ! un accident l'arrête, et nos vaillants
Voient retomber sur eux la machine infernale
Ce fut le dernier coup de la lutte finale.

Aux lueurs que jeta la fausse explosion,
Dans les flots de fumée une âpre vision,
Scène horrible, à la fois sublime et repoussante,
Arrêta sur le seuil la horde envahissante.

Sur un monceau de morts et, dans le sang qui bout
Un seul des assiégés était resté debout,
Et tragique, hagard, devenu fou, farouche,
Les yeux fixes d'horreur et l'écume à la bouche,
Afin de les soustraire aux vainqueurs courroucés,
Une hache à la main achevait les blessés !

Puis le crane entr'ouvert et criblé par vingt balles,
Lui même alla tomber aux pieds des cannibales.

Le lendemain matin, les monstrueux bourreaux
Redoutant un pays peuplé de tels héros,
Décimés et réduits à moins d'une centaine,
Reprenaient le chemin de leur forêt lointaine.

Et dites-moi maintenant, est-ce que ce héros ne méritait pas que l'on se souvint de son grand nom ?

Grand nom oui, parcequ'il a été immortalisé dans l'histoire reconnaissante de sa patrie

Et qui donc pourrait nous reprocher à nous Canadiens-français d' avoir donné un tel nom à une association littéraire, mais nationale ?

Nous avons pris le nom de Dollard parceque le patriotisme enflamme tous les cœurs.

Nous avons pris le nom de Dollard parceque la littérature est une arme de combat, et que notre patron était un soldat.

Nous avons pris le nom de Dollard parceque c'est lui qui a sauvé cette bonne ville de Montréal que nous aimons tant.

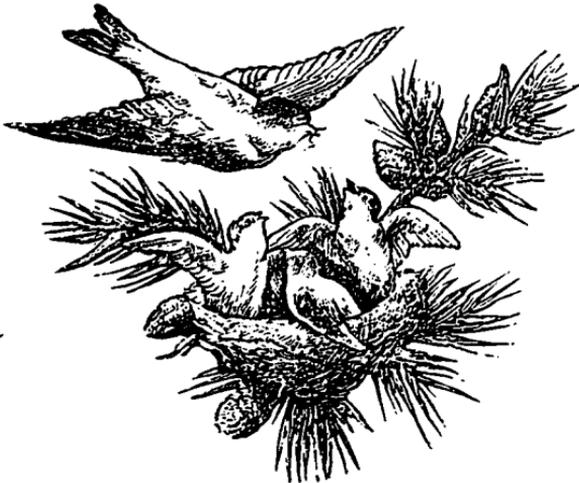
Enfin, nous avons pris le nom de Dollard, pour montrer notre reconnaissance à celui qui a versé tout son sang pour sa glorieuse patrie qui à son tour lui doit un impérissable souvenir.

Si Léonidas et ses trois cents braves morts au Thermopyles, pour le salut de la Grèce, leur pays, sont considérés comme des dieux sauveurs, Dollard et les siens tombés sur un tel champ d'honneur sont bien les plus dignes Canadiens et les plus sublimes patriotes.

Et, le *Cercle Littéraire Dollard* peut donc agiter à tous les vents le glorieux drapeau qui porte dans ses plis le nom d'une des plus pures gloires de notre inoubliable passé.

RODOLPHE BRUNET.

Montréal 12 Octobre 1891.



L'AVENIR DE LA FRANCE

II

RÔLE DE LA FRANCE

Voyons maintenant si ce peuple à qui Dieu a donné l'initiative de toutes les grandes révolutions européennes, depuis Constantin jusqu'à nos jours, si ce peuple, auquel la Providence avait ménagé un milieu si favorable et un si riche organisme, a répondu à sa destinée ? L'œuvre de la France est-elle achevée ? Le règne de la liberté et de l'égalité existe-t-il entre les peuples fraternellement associés ? Non certes, et plus que jamais Dieu a besoin de son Soldat ! Plus que jamais Dieu a besoin du bras de la France pour accomplir de grandes choses et cette France ne peut mourir car elle n'a pas d'héritiers qui pourraient la remplacer.

Que, si notre belle patrie s'est arrêtée quelquefois, moins encore épuisée par ses efforts prodigieux, qu'incertaine sur le sort de sa route, et dévoyée par les erreurs et par les revers, que si, vous le croyez finie, perdue, parce qu'elle n'a pas continué sa marche, parce qu'elle s'est quelquefois assise comme étourdie et lassée à l'angle du chemin, que si, elle paraît quelquefois oublier sa mission ; rassurez-vous, nos annales nationales sont là pour vous dire que ce semblant de sommeil, et cet affaissement ont toujours été suivis d'un réveil subit, indice certains des grandes et nobles actions.

La France ne date guère que du règne de Clovis. Renfermée, jusqu'à ce roi, dans des bornes si étroites, qu'il est permis de douter qu'elle existât avant lui, elle s'accrut successivement par ses conquêtes. Déjà préparée par les doctrines druidiques, la Gaule reçut avidement le Christianisme, elle sembla le reconnaître et retrouver en lui son bien. Mais le pas important qui fit prendre à l'Eglise, possession définitive de nos pères, naguère encore barbares, date de la conversion de Clovis, comme de cette conversion date aussi le rôle civilisateur et religieux de la France.

A peine les Francs sont-ils établis dans la Gaule, qu'ils signalent leur entrée sur la scène politique, en sauvant cette contrée du joug d'Alaric, roi des Goths. Ces barbares après avoir ravagé Rome, s'étaient répandus à travers les Gaules, les avaient traversées en pillant depuis les Alpes jusqu'aux Pyrénées. Les Goths étaient Ariens, ils avaient persécuté les catholiques soumis à leur domination. Touché des maux qui affligeaient l'Eglise, Clovis résolut bientôt de déclarer la guerre à Alaric : " Marchons " contre les Goths, disait Clovis, détruisons cette nation impie, et Dieu " bénira nos armes ! " Les Goths furent attaqués et défaits dans les plai-

nes de Vouillé, près de Poitiers ; Alaric y périt lui-même de la main de Clovis.

Mais une invasion plus redoutable allait bientôt fondre sur la Gaule. Les Sarrazins, qui avaient remplacé les Goths en Espagne, entrèrent bientôt en France, l'inondèrent d'armées formidables, et pénétrèrent jusqu'au centre du royaume. Charles Martel gouvernait alors les Francs en qualité de Maire du Palais. Il se porta au devant du croissant, le drapeau de l'Islamisme, avec une armée nombreuse et pleine d'ardeur. L'avenir de la France allait se décider en ce jour. La bataille se livra près de Poitiers entre les rapides cavaliers de l'Afrique et les lourds bataillons des Francs. Ce fut un immense massacre ; les derniers restèrent maîtres du champ de bataille et n'eurent plus à craindre le foug musulman, qui avait failli les absorber. La France et la civilisation chrétienne furent sauvées !

Bientôt l'Empire de Charlemagne, devançant les temps, reculait les limites du Rhin, et cet empire comprenait alors la France actuelle, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, une partie de la Hongrie, de l'Italie, et de l'Espagne. Mais la mort du grand empereur voyait se dissoudre une œuvre trop gigantesque et trop lourde, non-seulement à poursuivre, mais aussi à maintenir. La bataille de Fontanet, brise l'unité de l'Empire, sépare les nations Française, Allemande et Italienne, et dès lors, apparaît la France moderne, distincte par la langue, les mœurs et le génie de ses habitants.

La France perdait une première fois ses limites naturelles, mais elle conservait son influence morale en Europe et créait une tradition qui ne devait plus être interrompue, une tradition, qui en dépit de ses éclipses, finit toujours par rayonner dans la suite des âges comme un phare éblouissant.

Hugues Capet reconquit pied à pied les pays perdus ; il organisa l'armée nationale et réglementa la chevalerie, les deux points d'appui, les deux bases, l'assurance même de l'avenir glorieux de la France.

Mais nous voici arrivés à cette époque où les Normands, qui ont fourni tant de colons au Canada, vont entrer dans la France Chrétienne, qu'ils avaient prétendu détruire, et en adopter la langue, les mœurs et la religion.

C'était le dernier élément qui manquait à la nationalité française et c'en fut comme le complément. Ecoutez l'appréciation, dont vous avez le droit d'être fiers, de l'historien Michelet, sur les aïeux de la plupart d'entre vous : " La race normande, dit Michelet, souverainement active, " d'esprit et de corps, génie tout à la fois positif et artiste, avide de gloire " comme de gain, prend la tête de mouvement au Moyen-Age. "

Ce fut l'éclatante victoire de Bouvines qui amena la prééminence de la France sur la race normande. L'Angleterre jalouse de la prospérité de

la France, avait dès cette époque organisé contre Philippe Auguste, avec l'Allemagne en tête, une formidable coalition, qui bientôt fut vaincue et écrasée.

L'Anglais perdit à la sanglante, mais glorieuse bataille de Bouvines 25,000 hommes tués et 10,000 prisonniers. Les Français eurent 15,000 tués. La victoire avait coûté cher, mais les résultats étaient grands.

Ce grand succès, si populaire, si national, éleva très haut le roi de France, car en battant les Anglais, il avait assuré les dernières conquêtes.

De Louis VII à Louis IX se poursuit et s'accroît de plus en plus, la lutte pour la constitution et l'unité territoriale de la France. De concert avec ce mouvement et pendant qu'il se produit, les Croisades, dont nos rois furent les premiers promoteurs, Saint Louis surtout, les Croisades dis-je, étendaient ce qu'on peut appeler le territoire moral de notre pays, et la Méditerranée devint réellement un lac français.

Jamais peut-être, le nom de la France n'avait été plus glorieux qu'à cette époque, ni l'esprit de nationalité plus fertile en magnifiques résultats.

Il y eut alors vraiment deux Frances sœurs, la France d'Occident et celle d'Orient. Sur les deux rives de la Méditerranée régnaient des Princes de la famille royale Capétienne. Non seulement rien de plus glorieux que nos conquêtes en Orient, mais rien aussi de plus fructueux au point de vue de la navigation, du commerce et de l'influence immense de la France, en Asie, en Afrique et dans le monde entier alors connu.

Jamais le *Gesta Dei per Francos* ne reçut d'une plus éclatante manière, sa véritable application.

A ce rayonnement splendide une éclipse assez longue devait succéder. La France était entrée dans une nouvelle évolution et une fausse impulsion avait été donnée à la guerre.

De là, les terribles luttes de la France avec l'Angleterre, qui voulait à tout prix demeurer la seule maîtresse des mers et suscitait mille embarras à sa rivale, qu'elle ne parvint pas à écraser cependant, grâce à l'habileté autant qu'au patriotisme, d'un roi trop peu connu, Charles V.

Charles veille et l'esprit aussi mercantile qu'égoïste de l'Angleterre, s'émousse contre la sagesse du roi de France, le représentant des idées larges et généreuses.

L'armée de Charles V a chassé les Anglais de France, parcequ'elle était bien organisée, bien commandée, parce que le gouvernement de Charles le Sage, était un gouvernement sérieux, prévoyant, intelligent, fort et dévoué exclusivement aux intérêts du pays.

Mais Charles V mourût et bientôt après réapparut l'ennemi héréditaire qui se trouvait de l'autre côté de la Manche. Il rencontra pour lui résis-

ter, Charles VI dont la folie s'était emparée, puis ensuite le pusillanime Charles VII. Nous sommes arrivés au XV^{ème} siècle. Voyons ce qu'était la France à cette époque.

Un roi fou, une reine étrangère, un prince emporté par une vengeance personnelle, avaient assuré par un traité impie, le royal héritage de la France au roi d'Angleterre. Les anglais s'installent dans ce Paris, qui semble près d'être le tombeau de la nationalité française comme il en a été le berceau.

A nulle époque la France n'était descendue si bas. La misère, la dépopulation étaient à leur comble. le brigandage était épouvantable, farouche la férocité des soldats. Rappelons-nous cet arbre dont les branches en guise de fruits, portaient des cadavres, et cette malheureuse femme enceinte que des soldats y attachèrent pendant une nuit d'hiver pour être mangée des loups ! Car, hélas ! les loups prenaient possession du beau pays de France.

Ce qui était plus triste encore, s'il est possible, c'est le signe de langueur morale, d'épuisement, de découragement général. La royauté, le clergé, la noblesse, la bourgeoisie, toutes les forces organisées de la nation sont abattues. La France sans espoir s'assied et croise les bras dans ce profond découragement. Impossible de pressentir d'où viendra le salut.

Le salut vient par le prodige le plus extraordinaire qu'ait vu le monde depuis la venue du Christ ! Le libérateur s'élève des profondeurs du peuple ! De même que le libérateur du genre humain était sorti d'entre les artisans, le libérateur de la France sort d'entre les laboureurs et les pâtres et ce libérateur est une femme. C'est dans une femme, c'est dans la glorieuse Jeanne d'Arc que s'incarne le génie de la France.

A l'appel de la grande pastoure, le peuple se reconnaît. On donne des armes à Jeanne, mais ses armes à elle, c'est le Drapeau du Christ. Elle fond sur les Anglais avec la rapidité de l'aigle, elle les foudroie, en moins d'un mois, elle les chasse et le fils du malheureux Charles VI, qui s'était cru dépouillé pour toujours, est amené par elle en triomphe à Reims !

Mais l'Envoyée céleste, qui a reçu de Dieu sa mission, ne va pas pouvoir sans doute achever son œuvre. La douce, la sainte Jeanne va mourir de la plus cruelle des morts. Victime de l'orgueil satanique de l'Angleterre qu'elle a humiliée, elle exhale sur un bûcher ardent, son dernier soupir avec une dernière prière !

La sorcière (comme l'appelait dans sa rage, l'ennemi envahisseur) la sorcière brûlée, le charme va sans doute être brisé ? Non, non, sa mémoire suscite des vengeurs, son œuvre est dignement continuée, les affai-

res des Anglais n'en vont pas mieux. Paris expulse sa garnison anglaise, et devant nos bataillons, dont la victoire avait depuis longtemps déserté les rangs, les troupes ennemies se retirent précipitamment, la France va reprendre son rang dans le monde, car Dieu a toujours besoin d'Elle !

L'habile et profonde diplomatie de Louis XI usa et brisa finalement Charles le Téméraire dont la mort déjoua les projets les plus redoutables. La France se releva de plus en plus et tendit de toutes ses forces à reconstruire la frontière du Rhin.

Mais cette fois, ce n'était plus tant l'Angleterre que l'Autriche, rêvant, avec Charles-Quint, la monarchie universelle et arrivant presque à la réaliser, que la France allait avoir à combattre.

Henri IV survint et fut plus heureux que François Ier. Ce bon prince ne vécut pas assez pour le bonheur de la France, car le poignard de Ravallac vint rompre le plan bien conçu, le projet chèrement caressé, d'établir une grande République chrétienne.

Henri IV mort, Louis XIII et Richelieu reprenent la grande, la féconde pensée de la République chrétienne et essaient de l'établir au milieu des périls des guerres de religion et des intrigues de l'Angleterre.

Deux ennemis menaçaient de plus en plus la France, le Protestantisme et l'Espagne, derrière qui se cachait l'Angleterre, forte de l'empire de la mer, qu'elle s'était arrogé exclusivement jusque-là.

Ce fut alors que Richelieu créa la marine française et souffleta l'insolence de nos voisins d'Outre-Manche ; ce fut alors que cet homme de génie, j'ai nommé Vauban, entoura la France de cette ceinture de forts redoutables, qui furent plus tard, aux mauvais jours, en même temps que l'admiration de nos généraux, la sauvegarde de la patrie.

Le règne de Louis XIV, sous lequel fut conquise l'Alsace, dont nous sommes, hélas, aujourd'hui dépouillé ! le règne de Louis XIV est un des plus grands de notre histoire. Nulle époque ne fut plus belle, ni plus digne d'admiration. La gloire de ce règne brille encore aujourd'hui du plus vif éclat ; elle a survécu et survivra à toutes les révolutions dont notre pays a été le théâtre.

Cependant de grands revers signalèrent les dernières années de ce monarque. L'Europe coalisée vient avec ses armées camper sur notre sol et telle est la misère qu'à la cour de France, on en est réduit à manger du pain d'avoine.

Le vieux roi, que la victoire avait tant de fois gâté, fait un appel désespéré à ses sujets ; la bourgeoisie livre ses dernières ressources pour équiper les troupes qui vont livrer la suprême bataille, et ces miliciens affamés vont balancer la victoire à Malplaquet, puis sauver la France à Denain.

Entre Louis le Grand et Napoléon le Grand, la France descendit une pente rapide, au terme de laquelle, la vieille monarchie rencontrant le peuple se brisa et fit place à un nouvel ordre de choses.

A la fin du règne de Louis XIV, au commencement de 1715, dans ce fastueux palais de Versailles, où régnait celui que depuis longtemps déjà, on n'appelait plus le Roi Soleil, il ne restait qu'un vieillard octogénaire et un enfant de cinq ans, qui monta sur le trône de France sous le nom de Louis XV.

Sous ce roi qui devait se laisser mener toute sa vie, la France vit quelques années de gloire et de prospérité et, il est juste de ne pas oublier que, sous son règne, fut faite à la France, la cession de la Lorraine, province si longtemps convoitée, tant de fois réunie, tant de fois séparée, et dont l'affreuse guerre de 1870 vient de nous arracher encore un lambeau.

Sous ce règne encore fut signé le traité par lequel, Gênes céda la Corse à Louis XV, qui en décréta la réunion au royaume de France ; cession d'une importance politique considérable que celle de cette petite île, située au milieu de la Méditerranée, à quelques heures de la France, cession contre laquelle l'Angleterre protesta, parcequ'elle sentait mieux qu'on ne l'a senti en France, l'avantage de cette acquisition.

Pourquoi faut-il que ce même règne ait vu des hontes et des défaites ineffaçables, la ruine de notre commerce, la destruction de notre marine militaire, la perte de nos possessions dans les Indes, la perte plus sensible encore et honteusement consentie de cette Nouvelle-France, qui, les bras tendus vers la Patrie, attendait en vain, hélas ! des secours d'Elle.

Le roi de France avait vraiment bien d'autres occupations que celle de songer aux intérêts du royaume ! “ La cour du Sardanapale français, dit un historien, rappelle les dernières époques de ces antiques empires de l'Orient, éteints dans le paroxysme de l'orgie. ” Un débordement hideux d'immoralité marque la dégradation croissante, pendant que le soldat reste en vain fidèle à l'honneur. On descend de honte en honte jusqu'à ce traité de Paris, dont rougissent nos pères, et qui nous enleva le Canada. “ Le gouvernement de Louis XV semble le ministre de la mort, dit Michelet, il a tué au dehors, l'honneur et la politique de la France ! ”

“ Après moi le déluge ! ” répond ce monarque endormi dans la fange, quand on essaie de l'arracher aux bras des courtisanes et qu'on place sous ses yeux l'extrême péril de la Patrie ! Le déluge approche en effet, et de grandes ruineurs montent de l'abîme ! On entend gronder dans les profondeurs les premières rafales de cet ouragan terrible, qui balaie les Royaumes et les empires !

L'égoïste monarque distingue mieux que personne le péril croissant de

la royauté, mais il juge, sans se tromper, qu'après tout elle durera encore plus que lui.

Son infortuné successeur Louis XVI héritera de tout cela. Et pourtant l'avènement de l'honnête jeune roi, s'asseyant avec sa gracieuse épouse sur le trône purifié de Louis XV, avait rendu un immense espoir, et donné à cette vieille société, une époque de bonheur et de naïf attendrissement, qui devait être, hélas ! de courte durée.

Cependant fidèle à son rôle chevaleresque, la France qui sous une administration sage avait réparé ses finances, reconstitué sa flotte, vola bientôt au secours de la jeune Amérique. Nous aidâmes alors à créer contre l'Angleterre, une Angleterre rivale. Mais, comme c'est un des plus incontestés privilèges de la France de faire d'autant plus d'ingrats qu'elle rend avec plus de désintéressement d'immenses services, l'Amérique prouva bientôt qu'elle en gardait peu le souvenir.

Néanmoins jamais argent ne fut mieux dépensé pour une guerre, jamais soldats ne tombèrent plus utilement dans les batailles, car on ne pouvait, après le honteux traité de Paris, payer trop cher les victoires navales de la France dans cette campagne des Etats-Unis, ainsi que tous les avantages qui en résultèrent pour la Patrie.

La France fut satisfaite du traité de Versailles, qui mit fin à cette guerre parcequ'il effaçait les hontes de la fin du règne de Louis XV. On avait vaincu les Anglais, on avait relevé l'honneur de la nation et repris en Europe, le rang que notre pays doit y tenir.

Mais elle va bientôt sonner pour la France, cette heure terrible, où plongés dans le feu et dans le sang, ses fils vont s'entr'égorgés comme des bêtes fauves et faire de notre pays un immense champs de carnage. En effet, la révolution approche à grands pas.

Il n'entre pas dans ma pensée, Messieurs, pas plus que dans les limites que j'ai tracées à cette modeste conférence, d'étudier cette grande et terrible époque, de faire la part des responsabilités de chacun, d'examiner les atrocités qui s'y commirent (conséquences inévitables d'un pareil bouleversement social) pas plus que les résultats heureux qui en sortirent pour les petits et les humbles.

Disons pourtant qu'il ne faudrait pas confondre dans la révolution française, les hommes qui ont établi la liberté en France et dans le monde, avec ceux qui, à cette malheureuse époque, firent peser sur notre infortunée patrie, le joug de la plus odieuse tyrannie, de la terreur.

Quoiqu'il en soit, la France allait encore traverser une crise terrible, où un peuple moins énergique, moins courageux, aurait infailliblement perdu sa vie propre, sa nationalité.

En effet, pendant que la France était en pleine guerre civile, pendant qu'une lutte fratricide ensanglantait son sol sacré, une coalition terrible se formait à l'Est et les troupes redoutables de puissants empires coalisés allaient se jeter sur notre malheureux pays.

La France cette fois va-t-elle sombrer ? Va-t-elle pour toujours être rayée du nombre des nations ? Au contraire ! Notre glorieux pays sera plus que jamais la grande nation guerrière, qui imposera ses volontés et dictera ses lois à l'Europe. L'ennemi commun, en effet, arrache les enfants de la France aux luttes criminelles et les passions, les haines politiques disparaissent, car il s'agit du salut de la Patrie.

Nous sommes rendus à la période la plus cruelle de la révolution et l'ennemi foule le sol sacré de la patrie. Les bataillons de volontaires s'organisent, se multiplient ; à peine formés, on les jette, eux, mal vêtus, mal armés, sans instruction militaire, sans discipline, au devant de ces vieilles troupes aguerries, pourvues de vivres en abondance et d'un armement considérable.

(A suivre)

QUELQUES MOTS SUR UN LIVRE

RÉCENT.

(INTÉ)RÉCENT

Quelle idée baroque, me dira mon lecteur, d'apposer à un article de journal un sous-titre aussi peu réussi ! Hélas ! lecteur, vous avez raison je n'ai pour m'excuser que ce vers de Racine :

“ On apprend à hurler, dit l'autre, avec les loups.”

Que voulez-vous ? Il y en a, et des nôtres—*horresco referens* !—qui fréquentent les décadents, et moi, je viens de lire le nouvel ouvrage de monsieur Charles Baillargé : Homonymes français

Que le lecteur ne crie pas trop tôt au miracle ; à l'encontre de Victor Cousin, qui, seul de son siècle, nous certifie-t-on, a eu le courage de lire jusqu'au bout “*Clélie*” et “*Le grand Cyrus*,” j'ai butiné dans ce volume, assez bien butiné pourtant, je crois pour en pouvoir donner une appréciation.

Ce livre développe, si je puis m'exprimer ainsi, une division d'un ouvrage du même auteur, ouvrage intitulé “ Dictionnaires des homonymes, rimes, synonymes, etc.

Ce livre, publié, je crois, en 1888, indigeste et volumineux, fut salué, à son apparition, par un immense éclat de rire de presque toute la presse canadienne, risée que les éloges fantaisistes de quelques uns d'entre nos littérateurs ne purent parvenir à étouffer. Aujourd'hui M. Baillargé nous présente une partie de ce malheureux ouvrage, mais revue, corrigée et considérablement augmentée, selon l'expression consacrée. Il ne traite que les homonymes. Dire ce qu'il a fallu de labeurs, de recherches et de creusements de tête, pour enfanter pareil volume, serait chose assez difficile. Puisse au moins un beau succès de librairie récompenser les efforts de l'auteur. Mais, je dois le dire, ces perquisitions ont été poussées trop loin. Qu'on traite, en un opuscule, des homonymes simples ; qu'on récompense, dans les classes inférieures, les enfants qui en ont découvert le plus grand nombre, comme le propose l'auteur, fort bien ; on ouvre par là leur intelligence et on leur fait connaître à bonne heure la richesse de la langue française, ce qui les dispensera plus tard de fabriquer des néologismes et de faire du style décadent, comme il en prend malheureusement fantaisie à quelques uns d'entre nos jeunes. Mais si on leur enseigne à tronquer, à déchirer un mot de mille et une manières, on n'aboutira qu'à greffer dans leur intelligence la passion du calembourg, et si l'on marche strictement *duce*

Et auspice Baillargé, on en fera des loustics de la pire espèce. Preuves M. Baillargé, au mot *calais* donne pour homonyme *qu'à les*. Voyons, de quoi cela servira-t-il aux écoliers ! Et *Calle, Hambourg* quelle sera son utilité ? J'en dirais autant de *qu'a Loth de Ware, O'Hare*, et *houèrent*, homonymes de *hoir* de *et que ce*, homonyme de *ex*, et *tutti quanti* ! D'autres fois, toujours pour le plus grand bien de l'homonymie, il tronque des mots ; ainsi l'on verra *man(teau), tou(tou)*, figurer la décomposition d'un mot ; c'est là ce qui m'a poussé à créer l'abasourdissante folichonnerie qui figure en sous-titre de mon article,

Vousvez par ce triste exemple jusqu'où l'on pourrait aller en employant cet ouvrage *sine grano salis* !

Je me résume : Que l'auteur chasse de sa ruche les frelons qui ne gagnent pas leur nourriture du'il élague de son ouprage ces homonymes composés ; qu'il réduise ces 212 pages compactes en un opuscule d'une centaine de pages et alors, suivant mon humble avis il aura fait une œuvre utile, peut-être un livre classique. Le gros Dictionnaire des homonymes aura donc le sort de bâtons flottants :

“ De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien ”

Mais cette partie minime, ce rien qui est l'ouvrage à venir, vaudra cent fois plus que le tout, n'en déplaie à nos philosophes et à nos mathématiciens.....

Mais qu'ai-je fait ? Au lieu de ne donner que des louanges à cet ouvrage j'ai dit tout ce que j'en pensais ! Mon appréciation ne pourra être inscrite dans LA LITTÉRATURE AU CANADA EN 1891 de monsieur. l'abbé F. A. Baillargé !

Que n'ai-je plutôt écrit une page d'éloges ? Je verrais mon article imprimé dans un livre à la fin de cette année ?

Mais *alea jactu est*. comme disaient nos aïeux, le vin est tiré il faut le boire. Mon écrit sera donc livré à l'impression, tout comme si suivant l'usage antique et solennel adopté par les bibliographes canadiens, je n'avais distribué que des coups d'encensoir.

P. S.—M. Baillargé a aussi publié des homonymes dans le même genre en langue anglaise, n'ayant pas vu ce livre, je ne puis pas en donner mon appréciation.

BIBLIOGRAPHIES

Nous avons reçu le magnifique volume de poésies: *Les Feuilles Volantes* par notre poète national M. Louis Fréchette.

Un collaborateur de notre revue parlera sous peu de l'œuvre nouvelle de l'éminent écrivain que l'*Académie Française* couronnait le 5 Août 1880

La typographie de ce volume fait honneur, aux éditeurs M M Granger et aux imprimeurs M M Desaulniers et Leblanc.

Tous nos remerciements pour l'envoi de ce gracieux bijou littéraire.

Un autre charmant petit livre que nous venons de recevoir est "*Le père Lacordaire et les jeunes gens*" par le Père Babonneau.

C'est la magistrale et belle conférence que le savant et éloquent orateur a donné, quelques jours avant son départ dans la salle du Cercle Ville Marie.

Il nous ferait grand plaisir de voir cet intéressant petit volume chez tous nos aimables lecteurs.

Nous en donnons un extrait spécialement pour nos jeunes lecteurs ; le voici dans sa simplicité exquise: " Si pris de compassion et d'amitié pour-
" vos secrètes blessures, je voulais vous persuader d'être chastes, si quelque
" ne âme a touché mon coeur de tendresse et que je veuille faire tomber de
" ses mains la coupe trompeuse du mal, je lui dirai : Ainsi, enfant de ta
" mère et frère de ta sœur ; enfant de ta mère qui t'a mis au monde dans
" la continence sacrée du mariage, frère de ta sœur dont tu gardes et res-
" pires la vertu, ah ! ne deshonore pas en toi-même ce grand bien qui t'a
" fait homme. Conserve dans une chair fragile, l'honneur de ton âme, la sour-
" ce religieuse d'ou s'épandche la vie et où fleurit l'amour.

" Prépare à ta couche future des amitiés saintes, des embrassements
" que le Ciel et la terre puissent bénir. Sois chaste pour aimer longtemps,
" pour être aimé toujours. Il y a au monde entre ta mère et ta sœur, entre
" tes aïeux et ta prospérité, une frêle et douce créature qui t'est destinée
" de Dieu. Cachée a tous les regards elle nourrit en silence la fidélité
" qu'elle te promettra : elle vit déjà pour toi que'elle ignore, elle t'immole
" ses ponchants, elle se reproche tout ce qui pourrait déplaire un jour au
" moindre de tes désirs. Ah ! garde lui ton cœur comme elle te garde le
" sien, ne lui apporte pas des ruines en échange de sa jeunesse et puisqu'
" elle se sacrifie pour toi par un amour anticipé, fais à ce même amour
" dans les replis de tes passions, un juste et sanglant sacrifice."

N'est-ce pas qu'elle est délicieuse cette page sentimentale toute imprégnée des parfums d'une religion divine ?

Ces lignes que je viens de citer sont de l'éminent Père Lacordaire aussi aimé que connu.

Je ne saurais mieux parler de ce gentil et charmant petit livre qu'en citant encore la dernière page de l'intéressant petit écrivain que le Rev. M. Bédard a bien voulu nous adresser. Elle est du Rev. Père Lacordaire :

“ Monsieur de Chateaubriand, courbé sous le poids de la gloire et des années, se retrouvait un jour aux bords solitaires du Lido à l'extrémité des lagunes de Venise. Le ciel, la mer, l'air, le rivage des îles et l'horizon de l'Italie, tout se présentait aux regards du poète, comme il l'avait autrefois admiré. C'était bien là Venise avec ses coupoles sortant des eaux ; c'était le lion de S. Marc avec sa fameuse inscription : Paix à toi Marc, mon évangéliste. C'étaient les mêmes splendeurs, obscurcies dans la défaite et la servitude mais empruntant aux ruines un charme qui n'avait point péri.

C'était enfin le même spectacle, les mêmes bruits, le même silence l'orient et l'occident réunis en un seul point glorieux, au pied des Alpes illuminées de tous les souvenirs de Rome et de tous ceux de la Grèce.

Cependant le veillard demeurait pensif et triste : il ne pouvait croire que ce fut la Venise cette Venise de sa jeunesse qui l'avait tant ému, et comprenant que c'était lui seul qui n'était plus le même, il livra aux brises de la mer qui le sollicitaient en vain cette parole mélancolique : Le vent qui souffle sur une tête dépouillée ne vient d'aucun rivage heureux.

Pour moi, en me trouvant en présence d'une scène qui fut ma première initiation à la vie publique, je n'éprouve point, malgré la différence des âges, un si cruel désenchantement ; il me semble que ma jeunesse revit dans celle qui m'entoure, et aux bruits de vos sympathies pour nos heureux triomphateurs, à la pensée des joies plus intimes et plus profondes qui vont sortir du cœur de tant de mères, je me dirai à moi-même content et consolé : Le vent qui souffle sur une tête dépouillée vient quelquefois d'un rivage heureux.

LA RÉDACTION.

L'AMOUR DE JACQUES

XII

Pas de voiture à la gare : ce n'est pas à minuit qu'on s'en va à Chérisy. La gare elle-même — cette maison en pleine campagne, — avait un air égaré au milieu des ténèbres. Mais bast ! une lieue, même dans le noir n'est pas pour effrayer un solide marcheur ; ça et là, entre deux nuages blanchâtres, le ciel profond était d'un bleu très sombre ; par des déchirures une ou deux étoiles brillaient ; toute mouillée de serein, la campagne sentait bon ; une sécheresse de deux jours avait nivelé les ornières : au milieu de ce grand silence, paisible émouvant, Jacques se mit en route.

L'instant après, il avait dépassé la guinguette où s'arrêtent les rouliers, dépassé le carrefour et le calvaire en ruines, — un calvaire de pays voltairien. L'obscurité se fit à la fois plus moëlleuse et plus grave. Une très légère brise passait sur les blés, toujours dans le silence ; à peine si de temps à autre, une lumière apparaissait, chandelle ou lampe de quelque maison isolée ; la route seule se dessinait, en blanc, sur les ténèbres muettes ; un instant derrière lui, — très loin déjà, — Jacques crut entendre un râle de locomotive, un cahotement de train en marche ; il allait dans le paix profonde, dans le sommeil des choses et l'immobile majesté de tout.

La nuit, même sans lune, est la grande enchantresse, la fée aux mirages — une trompeuse, elle aussi, comme toutes les fées ! De jour, Jacques eût aperçu tous ces petits détails qui sont la vie même de la campagne, et mettent de l'idyle, et plus souvent encore de la caricature, dans ce poème des champs ; il aurait vu le chapeau oublié sur un talus remarquer le bizarre enseigne d'un bouchon, l'épouvantail pour les oiseaux, mille et mille autres choses, ou gracieuses, ou comiques, mais pas épiques du tout. Dans cette obscurité, tous les détails s'étaient foncés tous les épisodes disparaissaient ; la vie des hommes, celle des bêtes ne se faisaient plus déviner ni sentir : il eût semblé qu'on entendait battre les pouls de la terre. La seule lumière, — et combien vague ! — descendait du ciel ; le seul bruit continu était ce soupir de la brise ; Jacques oubliait notre cœur de chair comme un simple accident, le bruit du train comme une impression passagère ; et de minute en minute, à mesure qu'il s'enfonçait dans la plaine silencieuse, allant vers les forêts plus mystérieuses encore, il se laissait rafraîchir par le vent, embaumer par les senteurs nocturnes, calmer par la tranquillité universelle ; il ne se rappelait plus rien de sa journée, n'avait ni fausse honte p'être parti ni embarras à revenir ; et comme les

yeux de maman Heurlin, ces tout petits yeux las, la grande nature et l'immense nuit lui disaient : "Bonté !"

Elles lui disaient aussi : "Abandon...". Et de fait, après ce retour désespéré vers la vie ancienne, après toutes ces sensations contradictoires tous ces ballottements, dans la lassitude de l'âme et du corps, Jacques à présent s'abandonnait. Au milieu de ces arbres, de ces blés, de ces choses qui ne peuvent rien à leur destinée passive, et se contente chaque jour sans paroles, de brûler sous le soleil, ou de se rafraîchir aux souffles, Jacques ne faisait plus très bien la différence entre les choses et l'homme-Lui aussi, triste du passé, n'interrogeant plus l'avenir, se laissait aller. Il touchait à un de ces instants d'où dépend la vie, — et où le seul battement d'une cloche, dans la campagne endormie, vous referait chrétien. Et je pense bien que sans bruit de cloche Jacques pensait à Dieu.

" Bien le bonsoir, monsieur Jacques ! "

Une main s'était posée sur son épaule ; un grand gaillard se dressait devant lui : c'était Jean.

D'où Jean venait-il ? Je ne l'ai jamais bien au juste. Sans doute une course tardive, la voiture manquée : toujours est-il que Jean s'en allait à pied ; lui aussi. Seulement, la nuit ne semblait pas lui parler comme à Jacques. Il n'avait pas cette expression de sérénité qui doit donner à nos visages l'aspect du calme universel.

Décidément Jacques l'avait bien trouvé ; ce pauvre Jean devait être amoureux !

S'il l'était ! Avec sa timidité de paysan jeune, et malgré leur marche côte à côte, bras-dessous bras-dessus, Jean ne dit pas à Jacques qui il aimait, ni le nom ni l'âge, ni rien de ce qui fait les confidences... Chaque mot s'arrêtait dans sa gorge ; il avait des soupirs, de brusque arrêt, l'idée fixe avait mangé sa cervelle ; il aimait à n'en pouvoir parler, Et lorsque toujours en plein silence, — un silence plus majestueux et plus doux — les deux amis, le grand gaillard de dix-neuf ans et le Parisien de trente-deux, eurent atteint les dernières maisons de Chérisy, le grand gaillard avait l'air si malheureux, que le Parisien l'aurait embrassé... Et pareilles émotions étant communicatives, cette nuit muette, qui aurait pu faire Jacques croyant, le fit tout prêt à être amoureux. Cette leçon de calme et de grandeur finissait par du trouble, — comme sur les bords de l'Océan immuable, après cet infini, il y a des épaves et de l'écume...

(A suivre)

L. A. BERNARD, Pharmacien

Autrefois chez R. J. Devins.

Les communautés religieuses, les médecins et le public trouveront à sa pharmacie les différents produits chimiques et les préparations pharmaceutiques en général.

Les ordonnances des médecins ne sont préparées que par des licenciés en pharmacie.

1882, RUE SAINTE-CATHERINE, 1882

DEPOT DE SANGSUES POUR LA PROVINCE

JOSEPH LAMOUREUX

MARCHAND TAILLEUR

No 1601 RUE SAINTE-CATHERINE

W. LAMOUREUX, - MARCHAND DE CHAUSSURES

1599 RUE SAINTE-CATHERINE

LOUIS BEDARD

Notaire et Commissaire

- BUREAU -

1582 Rue Notre-Dame
MONTREAL.

Résidence : 109 rue Saint-Hubert.

EDMOND HARDY

ÉDITEUR ET IMPORTATEUR DE MUSIQUE

FOURNISSEUR - DES - PENSIONNATS - CATHOLIQUES

Musique pour tous les instruments

Seul agent pour les célèbres instruments de Fanfare et d'Harmonie de la
Maison C. MAHILLON de Londres et Bruxelles

1615 Rue Notre-Dame, Montreal

J. ALCIDE CHAUSSÉ, Architecte

No 1541 Rue Sainte-Catherine, Montréal

Téléphone Bell 6930

LES AMERS INDIGENES

*Le plus économique en même temps
que le plus efficace tonique stoma-
chique et digestif.*

Les AMERS INDIGENES doivent leur popu-
larité aux plus importantes qualités que peut
avoir une préparation médicamenteuse; une efficacité
toujours certaine, l'absence de tout principe
dangereux, et la modicité du prix.

Les AMERS INDIGENES sont une combinai-
son préparée dans des proportions rigoureuses,
d'un grand nombre de racines et d'écorces les
plus précieuses par leurs vertus médicinales,
toniques, stomachiques, digestives et carmina-
tives.

Les MAUX DE TÊTE, ETOURDISSEMENT, NAUSÉES,
MALAISE GÉNÉRAL, sont le plus souvent la suite
de dérangement de l'estomac, et dans ce cas, les
AMERS INDIGENES ne manquent jamais d'ap-
porter un soulagement prompt, et le plus sou-
vent, une guérison certaine.

Les AMERS INDIGENES se vendent en dé-
tail dans toutes les bonnes pharmacies de la
Puissance, en boîtes de 25 cts. seulement, conte-
nant ce qu'il faut pour 3 ou 4 bouteilles de 3
deniers.

S. LACHANCE,

PROPRIÉTAIRE,

1538 ET 1540 RUE STE-CATHERINE
MONTREAL.

ÉMILE DEMERS.

ÉMILE TRUDEL.

TRUDEL & DEMERS

— LIBRAIRES —

Papeterie, Livres Blancs, Livres d'École, Fournitures d'École, Papier de
Fantaisie, Articles de Bureau, Blancs d'Avocat,
Impression et Reliure.

1611, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

TELEPHONE BELL 9014.

ETABLISSEMENT EN 1807

L. C. de TONNANCOUR

MARCHAND TAILLEUR

8 RUE SAINT-LAMBERT, MONTREAL

Toujours en Magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds de première
qualité et de patrons les plus nouveaux.

FERRONNERIE

POUR BATISSES, COUPELLERIE, OUTILS DE MENUISIERS
SCULPTEURS, MAÇONS, BRIQUETIERS

Ainsi que l'assortiment le plus complet et le plus nouveau de FOURNITURES
DE MAISON chez

L. J. A. Surveyer, 6 Rue St-Laurent

A. BELANGER

OUVRAGES DE FANTAISIE

MEUBLES DE PREMIERE CLASSE

SPÉCIALITÉ D'AMEUBLEMENTS DE SALON.

1672, rue Notre-Dame

MONTREAL.

A. BONNIN & G. MANN, Architectes,

Chambres 213 et 214

Batisse ^{DE} LA **New-York Life**

MONTREAL.

Telephone Bell 2846.

La Banque Jacques-Cartier

Bureau Principal, MONTREAL

Capital payé - \$500,000. . . . Réserve - - \$40,000

Directeurs : Alph. Desjardins, M. P., Président. A. S. Hamelin, Vice-Président. John L. Cassidy. Lucien Huot. A. L. de Martigny.

Bureau Principal : A. de Martigny, Directeur-Gérant. D. W. Brunet Assistant-Général. M. Bienvenu, Inspecteur.

SUCCESSALE STE-CUNEGONDE Coin des rues Vinet et Richelieu, (Bâtisses de l'Hôtel-de-Ville). G. N. Ducharme, Gérant.

Heures de Bureau : De 10 heures a. m. à 3 heures p.m. et de 7 à 8 heures p. m., tous les jours.—On reçoit des dépôts de 25 centins en montant.

L. E. N. PRATTE

Importateur de

Pianos et d'Orgues de Qualité Supérieure,

1676 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

MAGASIN DE CIGARES D'UNION.

Georges Stremensky

Marchand de Tabac et de Cigares

EN GROS ET EN DETAIL

1735, RUE Ste-CATHERINE, 1735.

Tabac Canadien une spécialité.

MAISON T. A. GROTHE

95½ RUE SAINT-LAURENT.

Cette maison de BIJOUTERIES, ORFÈVRES, etc., la rivale des plus grandes maisons du pays, offre en ce moment les articles suivant : Montres, Horloges françaises, Anneaux de toutes sortes, Epingles et Pendants d'oreilles, Chaines, Médaillons, Coutelleries, Articles de toilettes, et Chapelets en pierres précieuses.

N. B.—Une visite est sollicitée à l'occasion des avantages offerts en ce moment.

LOUIS BELANGER

AVOCAT.

57, RUE ST-GABRIEL

MONTREAL.

O. M. LAVOIE, 1631, rue Notre-Dame

Peintre Décorateur de

Maisons, d'Enseignes, Imitateur, Blanchisseur, Doreur, Vitrier, &c.

Telephone Bell 1238.